

TROUBLES DANS L'IDENTITÉ MASCULINE

Entretien avec Jacques ARÈNES* et Dalibor FRIOUX**

Les discours sur le malaise masculin se multiplient ainsi que la déploration devant l'effondrement des valeurs viriles dans la société. Quel crédit accorder à ces discours ? Les troubles de l'identité masculine sont-ils consécutifs à l'émancipation féminine et à une difficulté de plus en plus grande à trouver sa place dans une société où les rôles sont moins stéréotypés qu'auparavant ? Ou bien les hommes sont-ils également victimes de la domination masculine ? Un psychanalyste et un philosophe croisent leurs regards.

Quel crédit accordez-vous au discours sur « le malaise masculin » ? Quelle est cette masculinité dont on déplore la perte ?

■ **Jacques Arènes:** Je n'emploierais pas le mot de « malaise ». Il existe une tension sans doute plus marquée chez les hommes autour de ce qui se joue dans la négociation du couple. Ce que Zygmunt Bauman (1925-2017) appelle « l'amour liquide » affecte aujourd'hui les liens devenus plus fragiles. Ce monde, où les places de l'homme et de la femme ne sont plus marquées de manière aussi forte qu'auparavant, induit une tension continue sur ce qu'on va faire: pour le compte commun ou le compte personnel, sur ce qui se joue dans l'éducation des enfants, etc. Cette tension, liée aux places jamais acquises, a des dimensions historiques. Après la guerre de 1914, certaines figures de femme émergeaient déjà, face auxquelles les hommes pou-

* Psychologue clinicien, psychanalyste et professeur à l'Institut catholique de Paris. Dernier ouvrage publié: *La fabrique de l'intime* (Cerf, 2016).

** Écrivain, ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de philosophie. Dernier ouvrage publié: *Incidents voyageurs* (Seuil, 2014).

vaient se sentir en danger. C'est même plus ancien : à partir du moment où nous sommes entrés dans un monde moins marqué en termes de places et de statuts, la question d'une place à trouver pour le sujet masculin est devenue plus compliquée. Il s'agit, pour les hommes, d'exploiter un espace nouveau. Ce qui relève du discours sur la vie intime, sur la proximité avec les enfants, n'appartenait pas à leur terrain ; c'est donc le terrain traditionnel des femmes qu'ils ont à investir. Et puis, il apparaîtrait aujourd'hui un enjeu majeur autour de la question de l'enfant. Qui décide d'avoir un enfant ? Qu'est-ce que cela signifie avoir un enfant en commun ? Comment définir le désir d'enfant chez les hommes ? Les hommes peinent à nommer leur désir d'enfant et à se positionner vis-à-vis du désir d'enfant de leur compagne. Enfin, se pose à eux la question d'habiter un corps d'homme. Comme en miroir des affirmations virilistes se déployant parfois dans la relation avec l'autre sexe, les hommes relament, dans le secret de la thérapie, l'angoisse associée au fait d'assumer leur désir : avoir une érection, pouvoir satisfaire une femme, etc. Le désir est perçu comme non maîtrisable. Les hommes ont souvent peur du risque d'être défaillants, avec la mésestime de soi que cela entraîne. Beaucoup d'hommes, par exemple, sont éjaculateurs précoces ; il y a cette spécificité masculine du rapport au désir où se manifeste l'embaras de ce qu'il faut faire avec cet instrument mystérieux qu'est le sexe masculin. Et cela, bien sûr, en rapport avec le désir des femmes. Le regard sur le désir féminin est alors anxieux, car il est perçu comme dévorateur. Cela n'est pas nouveau, mais c'est énoncé aujourd'hui avec plus de sincérité et de nudité. C'est évidemment imprégné de représentations imaginaires qui dépendent du contexte culturel.

■ **Dalibor Frioux :** Sur le malaise masculin, je partirais de la théorie de Françoise Héritier selon laquelle le vrai sexe faible, c'est l'homme. Moins endurant, l'homme est à peine plus robuste que la femme ; en revanche, la femme a ce fabuleux pouvoir d'engendrer, dont Françoise Héritier dit qu'il effraie les hommes, parce que la femme a le pouvoir d'engendrer non seulement des filles mais l'Humanité tout entière, donc aussi des garçons ou des guerriers. Ce superpouvoir a inquiété et continue d'inquiéter. Il faut donc aux hommes, depuis toujours, des mécanismes de réassurance pour se sentir contributeurs au moins égaux, voire supérieurs, à la perpétuation de l'Humanité. Cela passe par leur semence, leur parole, leur ordre social fondé sur une culture de la force. Le sexe faible a été rendu fort, et le sexe fort rendu faible,

par la fascination masculine pour la technique, pour l'action, pour la performance, pour la domination sociale avec toutes les formes de patriarcat dont Françoise Héritier dit qu'il s'agit quasiment d'un invariant culturel. Concernant notre époque, on a assisté au XX^e siècle à un effondrement : les deux guerres mondiales sont deux défaites de l'identité masculine au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire de l'homme qui prévoyait, qui sait, qui contrôle et qui relègue la femme dans une sorte de gynécée ou d'île domestique. Par deux fois, les hommes ont été incapables de gérer le monde – jusqu'à la catastrophe militaire, économique, mais surtout morale. Chaque vague d'échec masculin a libéré les femmes. Elles se sont mises à travailler ; elles ont accédé, malgré les résistances masculines, au droit de vote en France. On peut dire que c'est l'événement majeur du XX^e siècle : l'irruption des femmes dans la société, dans le travail, aux postes de pouvoir. C'est une source de joie et d'angoisse, car il n'y a pas chez les hommes d'un côté ceux qui se sentent dépossédés et de l'autre ceux qui vont adopter d'emblée des positions proféministes – c'est un mélange, une ambivalence, face à cette montée des femmes dans la société. Aujourd'hui, on parle d'un deuxième âge de l'émancipation : après une émancipation formelle vient le temps d'une émancipation réelle dans la sphère domestique et le quotidien. C'est peut-être là qu'on atteint le point dur, et que les réactions à l'intérieur de la famille nucléaire sont les plus fortes. Cela commence à se diffuser dans l'intimité, là où on pensait que les rôles ne bougeraient pas. Même dans un lit, on ne sait plus vraiment. Même au moment de la copulation, tout devient aussi flou que dans le domaine politique. Tout se négocie, tout se discute et la question des places est entièrement repensée à nouveaux frais. D'où le malaise...

Malgré cet effondrement de l'identité masculine, nous avons l'impression que le modèle de l'hypermale est toujours prêt à renaitre de ses cendres, notamment si l'on observe la scène politique internationale, avec des figures telles que celles de Donald Trump ou de Vladimir Poutine.

■ **D. Fr. :** Avec Poutine, on est dans une continuité : il n'y a jamais eu en Russie de dirigeants très empathiques ou maternels. Il y a là-bas une tradition très autoritaire de violence politique. Les États-Unis sont un pays qui cultive davantage les antagonismes et les contrastes, pour des raisons culturelles, mais aussi presque de photogénie, de cinématographie narrative, de mise en scène de soi-même. Il y a là-bas un

amour de la confrontation et des contrastes comme sources d'énergie, par friction. Barack Obama était un homme non pas à femmes mais de femmes, avec un côté hybride et féminin : métissé, élégant, intellectuel, presque un homosexuel. Il a déstabilisé nombre de « petits blancs ». On assiste à présent, avec Trump, à un retour de balancier, vers un autre extrême. L'important est que cette alternance de figures masculines continue...

■ **J. Ar.** : Les représentations de l'identité masculine sont diverses dans les pays occidentaux. On est entré dans un monde complexe, où plusieurs types de modèles s'entrecroisent, où l'on peut encore mettre en avant des images d'hypermas à côté d'autres modèles masculins. La coexistence de modèles différents est vertigineuse. Ces modèles se répondent et entrent en tension dans l'imaginaire collectif, comme dans la vie des gens. En thérapie, il y a des alternances : à certains moments, on est plus dans le registre de l'hypermodernité et d'un modèle du masculin très « tempéré », sans lien avec la manière dont les mêmes hommes se comportent à l'extérieur. De même, dans les entreprises, le modèle du *management* matriciel n'est plus celui de l'hypermâle : il s'agit d'habiter la complexité, et la subtilité manœuvrière des personnes est alors plus importante que l'agressivité affichée. Un Trump ou un Poutine servent alors d'épouvantail pour promouvoir d'autres modèles. Les mêmes hommes peuvent aller dans des groupes d'hommes assez typés à certains moments, et adopter de toutes autres manières avec leur compagne. Il ne s'agit pas pour eux de se retrouver seulement entre hommes.

Est-ce que la transmission masculine nécessite justement, à un moment donné, une rupture avec le monde des femmes, rôle par exemple que le service militaire a pu jouer à une époque ?

■ **J. Ar.** : Dans les groupes d'hommes (ou les groupes de femmes), se jouent tout autant la transmission que l'identification au semblable. Auparavant, l'espace des hommes et l'espace des femmes étaient assez différenciés. Aujourd'hui, les couples et les familles font beaucoup de choses ensemble. Certes, il arrive que les hommes se retrouvent entre eux, mais cela n'a pas la même signification que lorsque les espaces publics et privés étaient très séparés. C'est là aussi plus complexe. La nécessité de se retrouver (entre homme ou entre femmes) doit être pensée

en parallèle, ou en tension, avec le fait que beaucoup de gens ont un réel désir de partager des choses dans le cadre de leur couple. Les vies de couple et de famille sont devenues très prenantes, voire fusionnelles.

■ **D. Fr.** : Avant, il y avait des moments initiatiques, qui faisaient partie de la formation d'un homme, comme le service militaire. D'ailleurs, la plupart des candidats à l'élection présidentielle ont préconisé son rétablissement sous diverses formes, mais où la référence au sexe disparaît. En devenant unisexe, le service militaire est révélateur à cet égard. L'enjeu est inchangé : le patriotisme et la défense du territoire, mais ce n'est plus l'apanage des hommes, c'est ouvert à tous les citoyens. On devrait finalement en arriver à un même partage au sein de la famille. La famille, qui était le « privilège » et l'apanage des jeunes filles, qu'il s'agissait de transformer en jeunes mères, doit désormais s'ouvrir à tous, comme une sorte d'initiation à l'intimité. En dépassant la gêne masculine vis-à-vis des plus faibles, vis-à-vis de l'enfant qui a besoin de soin. L'homme doit être capable de soin, et non plus seulement de manipulation de symboles, de défis publics ou de dépassement de soi. Il doit s'occuper de quelqu'un qu'il pourrait tuer en deux secondes. Justement, son but n'est plus de le tuer mais de le protéger, et plus encore de le soigner, et sans public ni rémunération... Les hommes ont souvent été démunis face à plus faible qu'eux, parce que la catégorie du plus faible était celle du vaincu – mais l'enfant n'est pas un vaincu, c'est celui que je dois élever au même rang que moi. Les hommes doivent découvrir cette aisance. C'est aussi la source d'un malaise, car ils croient s'abaisser ou s'affaiblir.

En somme, pour lutter contre les stéréotypes, le mieux n'est pas désespérer leur disparition, c'est de les multiplier. Et de garder une circulation, une fluidité, une liberté. On ne se débarrassera pas du macho, de la vampe, de la poupée Barbie, de l'homme, du couple hétéro parfait qui vit et qui meurt ensemble, etc., mais il faut qu'on soit libre d'aller de l'une à l'autre de ces options. Les modèles extrêmes du consumérisme affectif et sexuel, exacerbé par les réseaux sociaux et le numérique, ne disparaîtront pas non plus. Mais l'important est que personne ne se sente assigné.

■ **J. Ar.** : L'assignation existe toujours, mais d'une manière plus subtile. On n'est plus assigné d'une manière imposée par une société hiérarchique et autoritaire qui marque les rôles de chacun, mais je crois

qu'à travers les réseaux sociaux, à travers cette fluidité de la multiplication des modèles, des manières d'être et des lieux imaginaires, il existe encore des espaces d'aliénation puissants dans lesquels on se fait prendre. On s'y laisse d'autant plus facilement piéger que ce sont apparemment des lieux de liberté. Une espèce de fluidité est mise en avant comme vecteur de liberté, alors qu'en réalité, les sujets sont quand même pris dans un imaginaire complexe certes, mais parfois emprisonnant. Ce lieu prétendument plus fluide des réseaux n'est-il pas aussi un lieu d'enfermement ? Cela pose la question du sens de la formation des groupes sur les réseaux. Les gens trouvent des groupes identificateurs, des lieux de reconnaissance entre pairs, mais qui ne sont pas des lieux de transmission intergénérationnelle, imitatif. Cela devient compliqué, parce qu'on se méfie justement de ces lieux-là, plus traditionnels, parce qu'on pense que ces espaces étaient forcément des instruments de transmission très genrés d'un imaginaire social fermé. Or, nous souffrons d'une vraie carence de lieux initiatiques, c'est-à-dire de lieux où la transmission est accompagnée par les générations précédentes.

Qu'est-ce qu'il se dit dans ces groupes ? De quoi les hommes parlent-ils entre eux ?

■ **D. Fr. :** Soulignons déjà la proportion extrêmement réduite de la presse dite « masculine » par rapport à la presse dite « féminine » : les femmes parlent, communiquent, les hommes agissent... et surtout re-foulent ! On y gagne néanmoins parce que cette presse diversifie les intérêts de l'homme ; ce ne sont plus seulement, par défaut, la performance, l'économie, l'armée, les petits soldats, etc. Toutefois, si on regarde le sommaire de n'importe quel numéro d'un magazine masculin, ce sont pour beaucoup des histoires de gadgets, de sport, de performance sexuelle ou autre – il y a beaucoup moins de psychologie que dans les magazines féminins. On s'arrête vite au seuil des sentiments.

■ **J. Ar. :** Beaucoup d'hommes ont le sentiment que la psychologie reste le domaine des femmes, qu'il y a un « savoir » psy qui est celui des femmes. Certaines femmes utilisent d'ailleurs ce savoir, tel qu'il est diffusé dans les médias, comme un moyen de pouvoir, où elles se po-

souvent prescriptif : Quelles sont les règles de l'échange en couple ? Quelles sont les « bonnes manières » d'éduquer les enfants ?... L'enjeu est effectivement que les hommes puissent accéder à un discours qui prenne en compte l'affectivité, la psychologie de l'intime, et qui ne soit pas forcément le discours psy normatif tel qu'il est promu par les magazines féminins. En psychothérapie, certains hommes cheminent vers plus de vérité, abandonnant la quête d'un « savoir » pour arriver à parler à la première personne.

Comment en finir avec une vision patriarcale de la société, sans liquider la paternité ?

■ **D. Fr. :** Un rapport publié en 2011 par le *think tank* Terra nova, s'intitulait : « L'implication des hommes dans l'égalité hommes – femmes ». J'y avais contribué. L'idée est que la place des hommes dans la société est certes une place enviable matériellement, parce qu'ils ont le pouvoir ; c'est une place enviable, mais ce n'est pas un souverain bien. En d'autres termes, il ne suffit pas de prendre la place de ces hommes pour que la société aille mieux. Les femmes n'ont pas à être des hommes comme les autres. C'est une place enviable et, en même temps, une source de souffrance. Les hommes ont en moyenne sept ans d'espérance de vie en moins en France, et ils ont le quasi-monopole des actes violents. Il y a donc là un problème de négligence de l'homme par lui-même, d'une culture du risque, notamment chez les jeunes. Cela rejoint aussi l'échec scolaire, les garçons étant amenés à extérioriser leur malaise scolaire beaucoup plus violemment que les filles, qui sont invitées à s'adapter, à faire avec l'institution scolaire. Ce qui fait que les garçons sont l'objet d'une plus grande attention que les filles – c'est un cercle vicieux. Ce qu'on proposait dans le rapport, c'était de montrer que les hommes sont dominés par leur domination, pas du tout de les blanchir. Qu'il ne fallait pas raisonner seulement en termes de places dans la société, mais en termes de rôles par rapport à la famille. Il ne faut plus parler de la place des hommes et des femmes, mais des personnes chargées de famille, et impliquer les hommes dans la famille plutôt qu'enrôler les femmes dans les impasses de l'identité masculine.

partir du donné qui a, selon Françoise Héritier, initié le patriarcat, avec ce désir le contrôle, par les hommes, de la reproduction du même. La paternité n'est évidemment pas identique à la maternité. Il faut réinterroger de l'intérieur le vécu de la paternité, comme il faut réinterroger de l'intérieur celui de la maternité. Qu'est-ce que cela signifie habiter un corps d'homme et habiter un corps de père ? J'emploie le terme « habiter » à dessein : habiter un corps, ce n'est pas en disposer. La question est d'arriver à penser, dans le cadre d'une différenciation corporelle qui, d'une certaine manière, donne un pouvoir aux femmes – le pouvoir d'engendrer – ce qui se joue d'identification croisée entre un homme et une femme. La dynamique du genre ne peut pas se penser de manière substantielle, mais comme un champ de forces complexes, se déployant entre les personnes, tissé et tendu par de multiples liens et différences. Chacun se construit alors dans cette identification croisée. Réhabilitons cette signification-là, et donnons-lui une tension nouvelle. Souvent, c'est la femme qui manifeste le désir d'enfant. Qu'est-ce que les hommes ont alors à dire de leur paternité ? Peut-être des affirmations modestes, comme en creux. Ils sont plus directement confrontés à l'enjeu de la création du lien avec l'enfant. Le lien paternel est, en tout cas à son origine, plus fragile, presque nu. Les femmes ont ainsi à « apprendre » des hommes l'art et la manière d'habiter un lien parental devenu vulnérable dans le monde contemporain. Elles y seront confrontées, elles aussi. Les hommes ont à apprendre des femmes une attention concrète à l'enfant.

■ D. Fr. : Il y a le regard aussi de l'enfant sur les parents. Ce qui est frappant, c'est que, très tôt et toujours beaucoup plus tôt qu'on ne l'imagine, les enfants nous jugent, y compris dans notre rôle de père. Ils nous comparent, ils nous évaluent. Ils ont énormément de termes de comparaison. Ils ont un père qui est physiquement devant eux, qui est normalement leur vrai père, mais ils ont aussi des réseaux de pères dans la tête : les pères des copains, les images de pères dans les films, etc. Même chose pour les mères. On est donc en tant que parents en concurrence avec l'avalanche de dessins animés, d'informations, de réseaux, de socialisations, etc. On est mis en concurrence par nos enfants dans notre « performance », dans notre présence de père ou de mère. Il y a un côté consumériste. Mon père est-il un bon

Parce qu'internet et les médias jouent de plus en plus le rôle de garde-rie du cerveau dès les premiers âges, l'enfant a de plus en plus accès à des comparants (sans jeu de mots). Ce qui fait que les limites mêmes de la famille et du foyer sont de plus en plus ténues, et que l'autorité est très tôt discutée. Ce qui fait qu'être un père, cela va être des ailleurs-retours entre divers stéréotypes négocies. On doit quand même se spécialiser : un bobo, c'est plus pour maman ; élever la voix, c'est plus pour papa ; mais il restera au quotidien une zone grise où les parents sont interchangeable, en tout cas dans les couples où l'identité sexuelle n'est pas un enjeu premier, ce qui est plus le cas des milieux favorisés. L'horizon de tout cela, ce serait d'organiser la séparation de l'État et du genre. L'État a encore en France des inerties, des omissions ou des façons d'arbitrer qui sont parfois favorables aux femmes dans un sens peut-être trop paternaliste, parfois favorables aux hommes dans un sens utilitariste : il faut qu'ils souffrent, on ne peut faire autrement. De même qu'on a fait disparaître la notion de « mademoiselle », l'État devrait s'abstraire de cette notion de genre et se séparer de ce repère symbolique. Ce qui m'amène à cette idée que les fantasmes, quels qu'ils soient, n'ont pas à disparaître, mais qu'ils doivent revenir, ou se limiter, à la sphère de l'intime. De même qu'on demande à la religion de demeurer dans la sphère privée, toutes les identités de genre n'ont pas non plus à disparaître, mais peuvent être gardées dans des logiques de séduction privées.

Mais est-ce que les identités de genre peuvent exister en dehors des supports sociaux ? Est-ce qu'on peut privatiser celle coupure ?

■ D. Fr. : On retrouve le même débat que pour la religion. Et les mêmes ambivalences. Pour certains, la religion peut se cantonner à la sphère privée ; pour d'autres, elle doit se vivre en public, l'identité du croyant passe par une reconnaissance et un respect de signes ou pratiques ostentatoires, nécessaires à la construction de sa foi.

■ J. Ar. : Le schéma habituel est de penser que le déterminisme social du genre s'impose jusque dans le privé. Peut-être y a-t-il, à l'inverse, quelque chose de l'intimité des confrontations de genre, et de ce qui est en train de s'y créer, qui peut remonter, et être utile, dans l'espace

de l'enfant au social était portée par les hommes, et une dimension charnelle du lien était portée par les femmes. Qu'est-ce qu'on peut dire aujourd'hui de ces deux dimensions essentielles de la parentalité? Et comment peuvent-elles être soutenues? Cela ne sera plus l'apanage d'un des deux sexes. La question n'est donc pas celle de la défaillance du masculin, mais de la fragilité des procédures initiatiques accompagnées par le monde adulte. Ce qui était auparavant l'apanage du masculin va-t-il se jouer différemment? Cette nécessité initiatique est moins accompagnée par la génération précédente : les jeunes ont des rites auto-initiatiques, vécus parfois dans une grande solitude. Cet encadrement était auparavant marqué par une vision viriliste. La dimension charnelle du lien était, à l'inverse, soutenue par les femmes. Quelle place a-t-elle aujourd'hui, au sein d'un lien plus fragile? Comment les hommes s'y retrouvent-ils? Comment métabolisent-ils psychiquement la paternité?

Le patriarcat était une « solution » inégalitaire et hiérarchique à ce qui se joue autour du pouvoir et des devoirs afférents à l'engendrement. D'autres visions sont aujourd'hui à inventer dans l'intimité des couples. La figure paternelle avait une portée généalogique, alors que nous souffrons aujourd'hui d'une perte d'arrimage généalogique. Il existe cependant une volonté de recréer une force des liens de filiation qui ne se limitent pas au couple des parents. D'où l'intérêt pour l'étude formelle de la généalogie, et pour les cousinades. La fluidité du lien suppose une grande souplesse psychique : la capacité à changer de lien, ou bien à rester en lien tout en changeant, est souvent sollicitée. La question contemporaine est donc celle de la fragilité du lien conjugal, mais aussi parental. De nombreuses personnes qui ont coupé les liens avec leurs enfants et n'ont presque pas d'amis se retrouvent dans une grande solitude. D'où la nécessité de constamment réinventer le lien.

Propos recueillis par Nathalie SARTHOU-LAJUS.



Retrouvez le dossier « **Identités sexuelles** »
sur www.revue-etudes.com

Il suffi
le wee
conste
pratiq
rait à
léritic

A
franç
fornie
mode
jogge
ment
taura
gant
à par
socio

mem

1. Ph. M